



HAL
open science

**Le chemin de l'Alsace. Premières lectures de Tristan et
Bertrade. Histoire gauloise, un roman manuscrit de
Kerenveyer**
Ronan Calvez

► **To cite this version:**

Ronan Calvez. Le chemin de l'Alsace. Premières lectures de Tristan et Bertrade. Histoire gauloise, un roman manuscrit de Kerenveyer. *La Bretagne Linguistique*, 2018, 22, pp.9-22. hal-02903516

HAL Id: hal-02903516

<https://hal.univ-brest.fr/hal-02903516>

Submitted on 1 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le chemin de l'Alsace

Premières lectures de Tristan et Bertrade. Histoire gauloise, un roman manuscrit de Kerenveyer

The road to Alsace: first readings of Tristan et Bertrade. Histoire gauloise, a romance manuscript by Kerenveyer

Ronan Calvez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lbl/469>

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 122-148

ISBN : 979-10-92331-40-0

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Ronan Calvez, « Le chemin de l'Alsace », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 22 | 2018, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 25 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/469>



La Bretagne Linguistique est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Ronan CALVEZ*

Le chemin de l'Alsace. Premières lectures de *Tristan et Bertrade*. *Histoire gauloise*, un roman manuscrit de Kerenveyer

Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant depuis,
d'où me venoit alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ;
mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'étoit accoutumé à operer des prodiges.
Abbé PRÉVOST, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1731¹

Elle sera ta Manon
Tu seras son des Grioux
Vous serez deux imbéciles
Jacques BREL, *Le Lion*, 1977

François-Nicolas Pascal de Kerenveyer n'était pas que Bouffon moqueur.

Auteur d'un recueil breton intitulé *Ar farvel göapaër*² et d'une traduction en cette même langue des *Métamorphoses* d'Ovide³, Kerenveyer traduit de l'italien au français⁴, alors qu'il est major du Régiment de

* Professeur de breton et celtique, UBO-CRBC (EA 4451 / UMS 3554).

1. Édition critique de Georges MATORÉ, Genève – Lille, Droz – Giard, 1953, p. 16, l. 301-305.

2. *Ar farvel göapaër. Le bouffon moqueur*, traduit et présenté par Ronan CALVEZ, Brest, CRBC – UBO, 2005.

3. Voir des extraits de cette traduction, perdue pour l'heure, dans l'article de Kloareg AR VEUZID [abbé Pierre Batany], « Paskal Kerenveier », *Kaierou Kristen*, 3^e kaier embannet gant Studi hag Ober, hanv 1946, p. 12-31.

4. Ces documents, conservés à la bibliothèque de Bastia à compter de 1867, couvraient six volumes. La bibliothèque n'en possède plus que trois.

Berry affecté en Corse entre 1771 et 1773, des centaines de lettres et de documents qui intéressaient l'histoire de la Corse nouvellement occupée par les armées du Roi de France et, quelques années plus tard, il compile des centaines de documents qui avaient trait à l'histoire généalogique de sa paroisse natale, Roscoff⁵. De plus, son dossier conservé aux archives militaires de Vincennes⁶ laisse entendre qu'il a également rédigé des écrits de théorie militaire et, enfin, dans le deuxième volume de la *Correspondance générale de Carnot*, établie par Etienne Charavay, on lit, sous la plume de ce dernier, à propos de Kerenveyer : « Je possède de ce général un manuscrit autographe intitulé : *Moments dérobés aux occupations militaires par F.-N. Pascal de Kerenveyer, capitaine aide-major au régiment de Limousin, 1757*. C'est un recueil de 185 poésies galantes, dédié au prince de Montmorency-Robecq, colonel du régiment de Limousin⁷. » Malgré quelques recherches, je n'ai pas réussi, pour l'heure, à mettre la main sur ce manuscrit au titre prometteur.

En revanche, un descendant de Kerenveyer, ayant eu vent de mon édition du *Bouffon moqueur*, m'a contacté pour me dire qu'il possédait un manuscrit de son ancêtre, daté de 1765 : *Tristan et Bertrade. Histoire gauloise*. Je me suis empressé d'aller voir cet inédit à Nantes et j'ai pu le photographier afin d'en faire une transcription la plus fidèle possible⁸.

5. On ne connaît ces *Annales roscoffites* qu'à travers une copie tardive conservée à la mairie de Roscoff.

6. Service historique de la Défense, 7 Y^d 54.

7. Note 2 de la p. 12 du tome II (Paris, Imprimerie nationale, 1894).

8. Je remercie vivement M. de Miniac pour la générosité et la confiance dont il a fait montre. Dans ma transcription, j'ai respecté l'orthographe de Kerenveyer et j'ai donc reproduit les hésitations orthographiques, qu'il partage avec ses contemporains ; j'ai respecté la ponctuation, mais je l'ai parfois adaptée pour faciliter la compréhension : en fin de ligne, un trait peut correspondre à une virgule ou un point ; en fin de ligne, Kerenveyer ne met parfois ni point ni virgule : je les rétablis, mais ces adaptations & ajouts apparaissent entre []. Par ailleurs, des points sont visiblement des pauses de la plume, notamment dans des phrases ternaires, après le deuxième verbe : j'ai pris la liberté de les supprimer ; lorsque l'auteur écrit « jécris », j'ai transcrit « j'ecris » ; de même, pour faciliter la lecture, je rétablis l'apostrophe entre l'article et le nom ; de même, Kerenveyer écrit « c'est » ou « cest » : j'ai harmonisé en « c'est » ; j'ai mis des majuscules aux noms propres et aux mots après les points, mais j'ai supprimé les grandes lettres – qui ne sont pas des majuscules ; pour faciliter la lecture, j'ai décollé les mots que le fil de la plume avait collés ; je n'ai pas rétabli les tirets, souvent absents, sauf lorsque la barre du t, basse, semble se confondre avec un tiret ; Kerenveyer utilise parfois les trois points (ou plus) comme une respiration, pour exprimer la suffocation ou l'oppression

J'espérais lire du Kerenveyer de la même veine que celle du *Bouffon* et, à la première lecture, j'ai été un peu déçu : à défaut d'être cul, l'histoire gauloise me semblait plutôt cucu. Qu'on en juge : sous le règne de Clovis, Tristan, jeune homme de bonne famille, frappé par Cupidon, tombe amoureux de Bertrade, une jeune bergère, elle-même frappée par le dieu de l'Amour. Ségovèse, le père de Tristan, voit d'un très mauvais œil cette relation. Afin de pouvoir communiquer avec son amant malgré les interdits inhérents à leur différence de condition sociale, Bertrade invente l'alphabet, qui leur servira à communiquer secrètement, et elle initie Tristan. Les amants sont décidément bénis des dieux : Apollon répand sur eux tous les talents dont il est souverain et les voilà capables de composer des poésies. La guerre survient, qui touche les frontières du royaume de Clovis et qui oblige Tristan à combattre aux côtés de son roi. Victorieux, ce dernier se convertit au christianisme, sous l'influence de Rémi, et son armée le suit dans sa conversion. C'est donc un Tristan chrétien qui revient auprès de sa belle et l'amour est le plus fort : le roman s'achève sur l'union des jeunes gens.

Derrière les maladroites d'un roman inspiré par une dissertation sur « l'origine des lettres françaises⁹ » et dédié à celle qui deviendra sa femme l'année suivante¹⁰, l'auteur illustre peut-être quelques débats

provoqués par une émotion forte : ces points ont une valeur prosodique et, à leur suite, je n'ai pas mis de majuscules ; par cinq fois, Kerenveyer a placé un tilde sur le m pour marquer le doublement de la consonne : je l'ai rétablie entre crochets.

9. « On trouve à la fin des œuvres de Lucien traduction de Perrot d'Ablancourt que M. de Frémont neveu de cet auteur a fait une dissertation sur l'origine des lettres françaises. Le Dissertatuer ne dit que deux mots, mais c'en est assez. J'ay amplifié son idée. J'ay crü qu'on pouvoit en faire un conte asses interessant. Je l'ay fait, et le voilà. Je l'uy en fais homage et mes excuses : car asseurement sil avoit eu le tems et la volonté d'etendre plus sa pensée, il l'auroit traitee plus elegament que moy » (p. II). La dissertation en question s'intitule « Dialogve des lettres de l'alphabet, où l'vsage & la Grammaire parlent. Par Monsieur de Frémont, neveu du Traducteur », et se trouve dans *Lucien de la Traduction de N. Perrot Sr d'Ablancourt* (Seconde partie. Nouvelle Edition reueuë & corrigée. A Paris, 1664), p. 469-493.

10. « Épitre dédicatoire / a / Mademoiselle d'Arumont. / Pour amuser ce que l'on aime, / Les dieux nous ont donnés l'esprit. / Belle Iris, voila mon sistème, / Et dans vos yeux, mon cœur l'apprit. / Recevez en le temoignage : / Souffres qu'en vous faisant homage : / Du plus vertueux des romans ; / J'aspire au bonheur indicible, / De voir votre cœur sensible, / En approuve les sentimens. » (p. I).

de son temps. Tout au moins ce manuscrit témoigne-t-il de la culture d'un gentilhomme en quête de reconnaissance.

*

Évidemment, Kerenveyer n'a pas l'ambition d'un historien, qui reconstitue les événements du passé pour les lecteurs du présent¹¹. De même que Voltaire ou Montesquieu, il adopte la fiction historique¹², met en scène des personnages historiques à qui ses deux héros posent une question qui est la sienne : l'amour est-il plus fort que tout ? L'histoire gauloise de Kerenveyer n'est donc que prétexte ou refuge, et c'est aussi un fourre-tout : dans son roman, sans doute nourri d'influences diverses, d'Honoré d'Urfé¹³ à Jean-Jacques Rousseau¹⁴ en passant par toute une série de romans à la mode¹⁵, difficilement identifiables, l'auteur mêle les figures de style, pratique la satire et fait de la morale – ce mélange déroutant est celui du *Temple de Gnide*, suivi du conte galant *Céphise et l'Amour*, parus anonymement en 1725, mais rapidement attribués à l'auteur des *Lettres persanes*¹⁶. Par ailleurs, les prénoms utilisés par

11. Voir, par exemple, *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules ; Et de leur dépendance des Rois de France, & des Ducs de Normandie*, par M. l'abbé DE VERTOT (Paris, 1730).

12. Voir la préface de Catherine VOLPILHAC-AUGER et Philip STEWART à leur édition de *l'Histoire véritable et autres fictions* de Montesquieu (Paris, Gallimard, 2011, p. 13-14).

13. Honoré d'URFÉ, *L'Astrée*, 1607-1628. Sur l'influence de ce roman pastoral, voir Henri BOCHET, *L'Astrée. Ses origines, son importance dans la formation de la culture classique* (Genève, Slatkine Reprints, 2011) et l'introduction générale à l'édition critique établie sous la direction de Delphine Denis (Première partie, Paris, Champion classiques, Honoré Champion, 2011).

14. *Lettres de deux amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes*, recueillies et publiées par J.-J. Rousseau, 1761 (plus connu sous le titre *La Nouvelle Héloïse*). Sur ce roman épistolaire, voir « Hybridité de La Nouvelle Héloïse », dans *Rousseau et le roman*, études réunies par Coralie Bournonville et Colas Duflo (Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 17-81). Dans l'opéra-comique du *Bouffon*, Kerenveyer adapte un air du *Devin du village* (1753) du même Rousseau (voir Estelle BOUDILLET & Ronan CALVEZ, « La clef des chants. Les chansons de l'opéra-comique *An Donç reuz idik à làouën* », à paraître dans *Littératures classiques*, Presses Universitaires du Midi, 2018).

15. Voir Claire JAQUIER, *L'Erreur des désirs. Romans sensibles au XVIII^e siècle*, Lausanne, Payot, 1998.

16. *Idem*. Dans son *Bouffon*, Kerenveyer traduit ce conte galant en breton, sous le titre « *hmvré / songe* ».

Kerenveyer ne créent pas d'effet de réel, comme peuvent le faire les prénoms des héros de l'abbé Prévost¹⁷ ou de ceux de Robert Challe¹⁸.

Mais Kerenveyer assume pleinement : dans l'épître dédicatoire et la préface, il écrit qu'il a bel et bien rédigé un roman, avec tout ce que cela implique comme licences.

« On ne doit pas trouver a redire aux anachronismes qui peuvent se rencontrer dans cet ouvrage. Ce n'est pas dans un roman que l'on cherche les dattes. Les conteurs sont en possession d'employer tout ce qui convient a leurs sujets[.] Le roman est une espece de poésie et lon sait que les licences sont permises¹⁹. »

Le genre romanesque, c'est la liberté²⁰, et Kerenveyer en profite allègrement pour prendre part aux débats du temps et émettre des jugements moraux péremptaires :

« J'ay cherché a corriger, en badinant a peindre les mœurs anciennes telles qu'elles estoient et telles qu'elles devoient encore estre : la vertu est couronnée, cela est naturel, mais je me donne la liberté d'improver²¹ des abus. Ils existent et on les encense. Je pense comme j'ecris. Je n'ay d'autre maitre que mon cœur. Je me livre aux sentimens qu'il m'inspire ; ai je tort²² ? »

De même que Montesquieu, à travers Uzbek et Rica, décrit la France de Louis XIV, Kerenveyer, grâce à Tristan et Bertrade, évoque celle de Louis XV. Il le dit même très explicitement, lorsqu'il traite du respect de l'étiquette²³ ou bien de la vie de la cour – à la suite des leçons

17. Voir « Genèse de Manon Lescaut » de Frédéric DELOFFRE dans son édition dudit roman (Paris, Gallimard, 'folio classique', 2008, p. 42 *sq.*)

18. Par exemple, « Histoire de M. de Contamine et d'Angélique » ou « Histoire de M. des Frans et de Silvie », dans *Les Illustres françaises* (1713).

19. p. III.

20. Voir Daniel RIOU, « Le roman : héritage et innovations. Naissance du roman moderne au XVII^e siècle – idéologie, institution, réception », dans *Histoire de la France littéraire. Tome 2 Classicismes XVII^e – XVIII^e siècle*, volume dirigé par Jean-Charles Darmon et Michel Delon, Paris, PUF, 2006, p. 699.

21. « Improver. v. a. Desapprouver. » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1694.)

22. p. III.

23. « Les courtisans zelés se retirerent, Tristan se rendit chez son pere. Segovese ne sçavoit rien de cette levée de bouclier[.] Il fut fort surpris de voir son fils, avant qu'il eut été mandé, car c'est un etiquette que les peres exigeoient des lors, et dont la mode a passé

que donne Ségovèse à son fils, Kerenveyer insère une parenthèse dans son récit, qui a pour fonction de montrer que c'est bel et bien lui qui parle, invitant à une lecture métaphorique de son roman :

« Vous avès déjà quelques campagnes par devers vous. Quoiqu'encore jeune vous aves donné des preuves et d'intelligence et de bravoure, ce premier préjuge vous sera avantageux dans une cour ou le courage, que dis-je leheroïsme est inseparablement uni, a la galanterie la plus seduisante. (il est singulier qu'après treize siecles ce soit encor a peu près la même chose ; le premier membre de cette pensée est cependant quelque fois equivoque dans notre siècle)²⁴. »

On peut alors lire ce roman, dédié à celle qui deviendra sa femme, comme un manuel de savoir-vivre.

« Pour etre jolie, il faut qu'une jeune personne dorme : l'insomnie et la beaute se font la guerre depuis longtems. Mais lheureux genie de Bertrade trouva le moyen de faire triompher les charmes. Cette toilette divine dont jay chanté plus haut lheureuse decouverte ; repare les ravages de l'insomnie, et les graces alterées... Dans ces heureux tems, une fontaine l'impide, un vase deau bien claire servoit de miroir. Les cheveux n'en etoient pas rangés avec moins d'elegance qu'aujourd'huy. Les fleurs trouvoient a sy placer avec autant de gout : mais le tems perfectionne tout. Les glaces ont sucedé a leau fraiche, ~~mais~~ et celle cy trouve sa place. Et tout est au mieux²⁵. »

Plus loin, il fustige la coquetterie :

« Ah ! coquettes de nos jours, que nous serions heureux, si nous avions conservés les mœurs de nos devanciers, dans leur simple et naïve pureté !... Les jeunes gens de ce tems la meprisoient la coquetterie... Bon dïres vous cetoient des Gaulois, je l'avoüe, mais ces Gaulois aimoient la nature, et les coquettes ne sont qu'art et fard²⁶. »

jusques a nous[,] Mais quand Tristan eut exposé les raisons de son retour[,] le bon homme s'appaisa[,] il ne balança pas un instant, et se prépara luy même a suivre son souverain. » (p. 149).

24. p. 103-104.

25. p. 40-41.

26. p. 74-75.

Au XVIII^e siècle, ce sont les femmes qui sont les destinataires premières des romans et elles sont aussi fréquemment les personnages principaux de ces récits²⁷. Si Kerenveyer n'invente pas, il ne fait pourtant pas que reproduire : dans sa préface, il déclare que son roman est destiné à un lectorat aussi bien masculin que féminin²⁸ et, à travers le portrait qu'il dresse des deux protagonistes de son roman, il fait peut-être entendre, au final, une voix singulière.

*

Le portrait de Tristan est celui d'un jeune homme de bonne famille, figure d'une noblesse de cœur irréprochable, guidée par le bien et la vertu :

« Son cœur généreux ne suivoit en cela que ses propres mouvemens. La nature l'avoit formé pour faire honnuer a l'humanité. Il remplissoit sa tache sans contrainte²⁹. »

Lorsqu'il rencontre Bertrade seule en compagnie de ses moutons, il la rassure sur ses intentions : il n'en veut pas à sa vertu et il « souhaite de toucher [son] cœur³⁰ ». Même s'il est souvent condescendant, et parfois violent – il profère de terribles menaces à l'encontre de l'écuyer, chargé par Ségovèse de l'espionner³¹, ainsi qu'à la jeune Antrophile, amoureuse de lui, qui a l'outrecuidance de le suivre³² –, Tristan est un modèle de noble éclairé : certes, ses vassaux sont ses subordonnés et Kerenveyer ne nie pas la distance qu'il y a entre le suzerain et ses vassaux, mais il leur est proche et est aimé d'eux. Le jeune homme est musicien et il sait amuser les deux sexes « par les tendres accords qu'il formoit³³ ». Charmée, Bertrade s'exclame : « comment la nature peut-elle rassembler tant de vertus et tant de graces,... Tristan les possède

27. Voir Daniel RIOU, *op. cit.*

28. « On pourra peut-etre me reprocher d'avoir ecourté trop brusquement mon ouvrage. Je l'ay voulu ainsi. Mon projet est d'amuser ma maitresse ou mon ami, pendant deux heures. J'ay reussy quant a ces deux points, il me suffit : que le reste de l'univers baille, dorme, ou me jette au feu. En verité, tout m'est un » (p. IV).

29. p. 22-23.

30. p. 30.

31. p. 80.

32. p. 82.

33. p. 24.

toutes dans le degré le plus sublime...³⁴ ». Bien sûr, Tristan chasse, privilège nobiliaire – Kerenveyer utilise de nombreux termes de vénerie³⁵, qui provoquent un indéniable effet de réel –, et la distance entre les deux ordres est d'ailleurs symbolisée, dans la scène initiale de la chasse, par l'opposition entre la meute des chiens et le javelot d'une part, le troupeau de moutons et le cor au « son aigu, inattendu, et étranger³⁶ » d'autre part. Dans le roman, comme dans la *Nouvelle Héloïse*, c'est l'amour qui va abolir la distance, symbolique et physique, et qui va unir, dans une image érotique à peine voilée, le javelot et le cor – comme chez Montesquieu et d'autres auteurs du siècle, l'amour idéalisé ne bannit pas pour autant l'amour charnel³⁷, et certains passages du roman de Kerenveyer peuvent être lus à la lumière du désir (le javelot et le cor, la grotte³⁸ et la fontaine³⁹, mais aussi le grand chêne et la forêt⁴⁰).

« Le sable blanc ne fut pas oublié, il y fit elever un monument.
Les deux elemens de l'alphabeth François y furent elevés en tro-

34. p. 25.

35. « Deux heures de chasse avoient fatigué Tristan[.] Ses chiens prirent le change et poursuivirent un chevreuil qui sortit du bois, directement ou la bergere se livroit a ses pensées. » (p. 27) ; le son du cor « rompit les chiens » (p. 28) ; « un chasseur sçait le langage des chiens. » (p. 33) ; « un chevreuil luy part des pieds, il luy lance son javelot ; et le tue : il en fait la curée a ses chiens, qui mouroient de faim[.] le met sur les epaules d'un de ses vassaux qui traversa alors la forest et revient en triomphe au chateau. » (p. 63-64).

36. p. 28.

37. Voir Stewart PHILIP, « Amour », dans *Dictionnaire Montesquieu* [en ligne], sous la direction de Catherine Volpillac-Augier, ENS de Lyon, septembre 2013. URL : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lyon.fr/fr/article/1377778382/fr>

38. Une fois marié à Bertrade, « Tristan embelit sa demeure, poussa ses jardins jusques a l'Oise, menagea[.] orna, et rendit la caverne le plus joli sejour du monde, sejour de la volupté même. C'est la ou il se plaisoit a mêner Bertrade, a s'y rapeler le tems de leurs premieres entrevües et a luy donner les preuves les plus sensibles et les moins equivoques de sa tendresse » (p. 184).

39. Sur ces topoï, notamment dans *Daphnis et Chloé* qui pourrait être une source d'inspiration de Kerenveyer, voir Jean ALAUX et Françoise LÉTOUBLON, « La grotte et la source. Paysage naturel et artifice dans *Daphnis et Chloé* et *Lencioppé et Clitophon* », *Lieux, décors et paysages de l'ancien roman des origines à Byzance*, Actes du 2^e colloque de Tours, 24-26 octobre 2002, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2005, p. 57-74.

40. Voir les entrées « bois » et « bosquet » du « Petit dictionnaire de l'immoralité » dans *Contes immoraux du XVIII^e siècle*, édition établie par Nicole Veysman, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 2009, p. 1218 et 1220.

phée, le Dard traversoit diagonalement le Cor. C'est a Bertrade, que nous devons encore ce chiffre expressif : ce hieroglyphe fut consacré par elle, a etre le simbole de lunion de ces deux amans et s'ert a l'aisser imaginer des choses qu'on ne veut pas expliquer clairement, ou qui demandent une retinence⁴¹... &c.⁴² »

Si Tristan possède vertu et grâce, Bertrade, elle, utilise des termes « naïfs mais choisis⁴³ ». Pour autant, Bertrade n'est pas une simple jeune. En effet, c'est elle qui imagine le moyen de se communiquer leurs « idées mutuelles⁴⁴ » : « Vous portes un javelot mon cher Tristan ; j'ay un cornet, il faut des differentes combinaisons de leur positions que nous traçons sur la terre des signes qui ne seront connus que de nous seuls⁴⁵. » L'amour est donc à la source de l'écriture, la verticalité de la lance de Tristan et la rondeur du cor de Bertrade en sont les instruments, et Bertrade est l'initiatrice, tout comme Julie se fait l'éducatrice de Saint-Preux⁴⁶. Mais l'amour est aussi source de beauté : une fois que les jeunes amants se sont déclaré leur flamme, Bertrade n'en est que plus belle. Ségovèse, lorsqu'il la rencontre dans la forêt, est ébloui :

« Le genie, lamour, la nature et la simplicité presidoient a sa parure et perfectionnoient ses charmes : Segovese en fut enchanté. Il la regarda fixement[,] la belle rougit, et n'en fut que plus belle[.] La pudeur orne divinement le front et les joues d'une jeune personne, la modestie doit luy tenir lieu de talens⁴⁷. »

Grâce à l'alphabet, les sensations de l'âme trouvent un moyen d'être exprimées. Car le sentiment est la source des idées, et les idées précèdent la parole :

« Ton esprit fertile ingenieux n'a rien qui l'egale. Sa perfection ne peut etre balancée que par celle de ta belle ame, de ton bon cœur[.] Que tu m'enchantes !... Inventons, ma chere, inventons des signes

41. Lire certainement « reticence ».

42. p. 184-185.

43. p. 29.

44. p. 43.

45. *Idem*.

46. Voir Christophe MARTIN, « Donner corps aux chimères. Julie ou la nouvelle Galathée ? », dans *Rousseau et le roman, op. cit.*, p. 120.

47. p. 50.

qui nous communiquent toutes les sensations de nos ames[,] et tous les accidens auxquels nous pouvons nous trouver en butte pendant le cours de nôtre passion[.]⁴⁸ »

L'amour provoque les sentiments, l'amour est créateur (« Amour, Amour, c'est toy, qui es le pere des inventions, c'est toy seul qui peux epurer lame des mortels... Amour ! hélas ! sois nous propice...⁴⁹ ») et ce pouvoir de création est joliment illustré par ce passage :

« Tristan, la suivit des yeux aussy longtems qu'il le pût, et continua ensuite sa chasse. L'amour le soutenoit : et une fontaine qu'il trouva dans la forest servit à raffraichir son cœur enflamé[,] ressource precieuse pour les cœurs epurés, mais qui a donné occasion aux mauvais plaisans de ce tems la, d'en former un proverbe qui a passe jusqués a nous. Il vit d'amour et d'eau fraiche, dit-on d'un amant contemplatif⁵⁰. »

On peut sans doute voir une métaphore sexuelle dans la fontaine qui rafraîchit le cœur enflammé, mais on doit certainement lire le pouvoir de l'amour qui crée : le proverbe est né de l'action, donc des sentiments des deux amants.

Ainsi, Kerenveyer, comme d'autres au même moment, adhère-t-il à l'empirisme : l'individu est le fruit des sensations et le roman de Kerenveyer est une démonstration sensualiste.

*

Bien entendu, cette démonstration implique des prérequis, et des idées reçues auxquelles adhérer⁵¹. La nature humaine est un moyen de connaissance : tout ce qui est dans l'esprit est d'abord passé par les sens. L'esprit humain est donc un produit de l'expérience, mais l'homme gâche l'œuvre de Dieu. À l'intelligence et la raison, créations humaines, il faut préférer l'instinct et la sensibilité⁵². L'état de Tristan et Bertrade

48. p. 60.

49. p. 61.

50. p. 62.

51. Voir Colas DUFLO, *Les Aventures de Sophie. La philosophie dans le roman au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS éditions, 2013.

52. Voir Roger MERCIER, *La Réhabilitation de la nature humaine (1700-1750)*, Villemomble, La Balance, 1960.

est un état primitif, qui est inspiré – l'Amour s'abattant sur eux, c'est le Saint-Esprit qui s'incarne – et n'est aucunement gâté⁵³.

Frappé par Cupidon, Tristan « sent dans son ame des impuitions etrangeres⁵⁴ » qui influent sur ses pas de danse et sur l'attention que vont lui porter les spectateurs : « il devient didactique⁵⁵ ». Des sensations, nées dans le cœur de Bertrade par l'intercession de Cupidon, sourdent des idées, qui s'expriment grâce aux lettres inventées, tracées et assemblées entre elles pour finir par former des mots, puis des poèmes. Pour Kerenveyer, comme pour Condillac, les signes du langage – ici les lettres formées sur le sable blanc – sont une institution humaine arbitraire : ils assurent la transition des idées directement issues des sensations aux idées complexes et abstraites de l'entendement et de l'imagination. Les mots disent des idées qui préexistent, mais ils contribuent surtout à former des idées nouvelles : plus notre vocabulaire est riche, plus nos idées émises sont affinées. Penser, juger, raisonner : ces trois actions se résument en un seul art – l'art de parler⁵⁶. Le roman de Kerenveyer peut être alors lu comme une illustration du sensualisme : les personnages principaux de ce récit sont tout autant les cœurs des amoureux que les amoureux eux-mêmes.

Codifié par de nombreux aphorismes⁵⁷, qui sont autant de lieux communs⁵⁸, l'amour peint dans le roman de Kerenveyer, c'est l'amour-

53. Voir Jean EHRARD, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, SEVPEN, 1963 ; rééd. Paris, Albin Michel, 1994.

54. p. 9.

55. p. 10. « Terme de College. Ce qui sert à enseigner, à expliquer la nature des choses. » (*Dictionnaire de Furetière*, 1690.)

56. Voir Michèle CRAMPE-CASNABET, dans la préface à la réédition de *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines. Ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain* (1746) de Condillac, éditions Alive, 1998, p. 15-16.

57. Voir S. PHILIP, « Amour », *op. cit.*

58. Quelques exemples : « Bertrade, luy dit-il, en luy serrant la main : Bertrade je vous adore. Ne croyes pas que je sois un temeraire qui en veuille a votre vertu, je scais la respecter. Je souhaite de toucher votre cœur. Vous m'aves charmé : je scais la disproportion qu'il y a de votre naissance a la mienn[e].] Ce ne sera point un obstacle a ma felicité. Si je suis asses heureux pour que vous daignies partager mes sentimens ma fortune est a vous, ma vie, mon repos, mon bonhuer, sont entre vos mains. Vous pouver belle Bertrade en disposer. Un mot, un seul mot de votre belle bouche va combler mes vœux, ou livrer mon cœur au desespoir le plus affreux, le plus insupportable... » (p. 30) ; « intéressée a votre gloire, attentive aux merveilles que vous operiez, mon ame s'est livrée sans reserve a une ivresse si delicieuse, elle n'a pu resister a tant de plaisir » (p. 32) ; « J'ay

passion, qui est imposé et auquel nul ne peut se soustraire. L'amour idéalisé qu'il nourrit, Tristan ne comprend d'ailleurs pas qu'il puisse être condamné par Rémi, au nom du nouveau Dieu : Tristan est désespéré à l'écoute des prêches de Rémi. Il est prêt à abandonner les dieux de l'Olympe, pour peu qu'on lui laisse l'Amour, auquel il croit plus que tout, puisqu'il est en son sein et en celui de Bertrade. Alors que Manon est décrite par des Grioux comme une « figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie⁵⁹ », la figure de Bertrade, elle, est la preuve de l'existence de Dieu, car cet amour éveille miraculeusement l'esprit, comme le ferait une révélation ou une illumination. Sous la plume de Kerenveyer, c'est bien l'amour qui éveille l'esprit de Bertrade⁶⁰, de même qu'il polit celui d'Arlequin⁶¹.

Car ce que raconte Kerenveyer, c'est la marche du cœur, et sa double conversion. La première est insufflée par Cupidon, dieu de l'Amour, et la seconde, insufflée par Apollon, dieu du Parnasse⁶² : Cupidon a demandé à Apollon de combler les amants de ses grâces et ce vœu est accompli après une prière de Tristan⁶³.

« A peine eut-il dit, que le tems qui etoit fort couvert s'eclaircit tout d'un coup, le ciel sembla s'ouvrir, lastre du jour parut dans le plus grand eclat. Un rayon vif d'arda sur eux, ils s'entrent qu'Apollon les enflamoit, l'amour les animoit, ils se prosternerent, et après avoir adorés par un moment de silence les dieux propices, ils se leverent avec une emotion dont ils ignoroient eux mêmes la cause, ils unirent par un mouvement inconnu leurs voix tendres et melodieuse et par les sons les plus ravissans et les plus parfaits ils exprimerent en ces mots leur reconnoissance⁶⁴. »

protesté que tu ne pensois pas comme eux, que je mourois sans doute si je voyois en toy la moindre empreinte du vice, puisque je ne serois que trop convaincüe que tu ne m'aimerois plus. Sois persuadé, mon cher Tristan que je n'existe que par la certitude que j'ay que tu m'aimes » (p. 71-72).

59. *Op. cit.*, p. 305.

60. « Rien n'est intelligible a un cœur que l'amour eclaire s'ecria t'il en s'approchant d'elle, tu as deviné, ma chere Bertrade le chiffre nouveau que j'ay formé. Rien n'est obscur a ton genie transcendant » (p. 76).

61. Voir MARIVAUX, *Arlequin poli par l'Amour*, 1720.

62. p. 138.

63. p. 140.

64. p. 141.

Ce que peint ici Kerenveyer, c'est l'épisode de la Pentecôte⁶⁵ : l'esprit saint est descendu sur les jeunes amants et les voici qui poétisent et déclament un « hymne à l'Amour et à Phebus⁶⁶ » – ils maîtrisent l'art de parler. Ce don des dieux, cette « extase⁶⁷ », est encore confirmé par Jupiter, qui écrit, dans le livre du destin, que les grâces attribuées aux amants l'ont été en bonne et due forme⁶⁸. Quant à la conversion à la foi catholique, elle est liée au signe que Dieu trace dans le ciel sur le champ de bataille⁶⁹, écho à la lueur qui frappe Saul sur le chemin de Damas⁷⁰, mais aussi et peut-être surtout au signe que voit l'empereur Constantin lors de la bataille du Pont Milvius⁷¹ : à travers la conversion des deux amants, on assiste à la conversion de la nation entière – Tristan et Bertrade sont alors les nouveaux Adam et Ève, galants et spirituels⁷².

*

En 1765, François Nicolas Pascal de Kerenveyer a 36 ans, Jeanne Catherine de Béraud d'Arumont en a 20 – elle est née le 2 mai 1745 à Huningue, en Alsace. Ils se sont sans doute rencontrés alors que le Régiment de Limousin, où le Roscovite est capitaine aide-major, campe à Huningue, à compter de novembre 1765. Écrire ce roman a peut-être été une façon de gagner le cœur de la demoiselle, mais aussi et peut-être surtout d'emporter l'estime du père de cette dernière :

65. Actes 2 1-4.

66. p. 141-143.

67. p. 144.

68. *Idem*.

69. p. 158-159.

70. Actes 9 3-4.

71. Cet épisode est popularisé, notamment, par le chapitre « L'invention de la sainte Croix » de *La Légende dorée* de Jacques DE VORAGINE, composée au XIII^e siècle (voir l'édition de Gallimard, dans la bibliothèque de la Pléiade (2004, p. 363-372), sous la direction d'Alain Boureau).

72. « Tu va voir, cher Cupidon, luy dit-il comme j'exauce tes vœux, ce couple sera digne de l'immortalité, je vais repandre sur eux tous les talens dont je suis souverain, crois fermement que je n'épargneray rien de ce qui peut servir à augmenter ta gloire et la mienne, les François naitront avec le germe des plus sublimes connoissances[,] je les rendray susceptibles à tout ce qui peut orner, brillanter, leur etre[,] ils seront enfin spirituels, et savans.

Et moy, secria Cupidon, je les rends tous amoureux, ce sentiment naitra avec eux, ah ! quel chef d'œuvre cher Appollon ! une nation entiere galante et spirituelle ?... que ne devons nous pas attendre d'eux ?... » (p. 138-139).

Louis de Béraud d'Arumont a 64 ans, il est capitaine de grenadiers du régiment de Champagne et commandant pour le roi à Huningue⁷³. Le 11 août 1766, François et Jeanne se marient. Après son mariage, Mademoiselle d'Arumont quitte son Alsace natale et vient s'installer à Roscoff. Son mari poursuit sa carrière militaire et ne revient que très occasionnellement à Roscoff.

Elle n'a sans doute pas été sa Manon, il n'a pas été son des Grioux. Même de très bonne famille, puisse-t-elle avoir été sa Bertrade.

73. Je remercie Estelle Boudillet de m'avoir fourni ces informations alsaciennes.